

Mika Biermann

La littérature : mauvais genre

« Dans le landernau littéraire préoccupé, la résistance s'organise. Une poignée d'écrivains ont pris le maquis et, dans un grand geste d'insoumission collective, décident de sauver l'honneur. Refusant d'écrire sur l'euthanasie, l'inceste, le deuil de leur mère ou la crise économique en entreprise, ils pensent, ces effrontés, qu'il est possible de rire en lisant un livre. »

N. Ungemuth, *Le Figaro - Revue de presse* p. 4

Après des études à l'université des Beaux-Arts de Berlin, Mika Biermann s'installe à Marseille où il apprend le français. Il explore successivement la peinture, la photo, le dessin et l'écriture. Aujourd'hui, il est conférencier aux musées de la ville de Marseille dans des domaines aussi variés que la mythologie de l'ouest dans l'art américain, Van Gogh-Monticelli, Bernard Buffet...



Mika Biermann, auteur du *Quichotte* par Sébastien Omont

Article paru dans le dossier Mika Biermann de la revue *La Femelle du requin*, été 2018

Un récit d'expédition polaire, un roman choral, un western, un thriller, un péplum... C'est comme si Mika Biermann faisait passer les genres à travers une autre dimension : à l'arrivée, ce sont toujours un récit d'expédition, un western, un péplum... mais fondamentalement étranges et nouveaux. [...]

Le voyage antarctique d'*Un Blanc* ressemble à une expédition polaire typique. Les premières pages rappellent, le plaisir que vous avez eu autrefois à suivre les aventures de ceux qui osaient affronter l'inconnu. Qu'ils soient réels comme Amundsen et Scott (quelle idée d'emmener des poneys au pôle Sud !) ou imaginaires, tels les explorateurs des *Montagnes hallucinées* de Lovecraft.

En apparence, *Un Blanc* déploie les étapes du genre : vocation du chef, présentation des participants, départ, contact avec la nature hostile. Méfiance, cependant. Tout cela est concentré en quelques pages, comme si le propos se trouvait ailleurs. Et l'étrangeté s'insinue dès la liste des explorateurs. *Suite p. 2*



Mika Biermann, auteur du *Quichotte*

Suite de la page précédente

Conformément au canon (voir *L'Étoile mystérieuse*), leurs noms évoquent des nationalités variées ; pour certaines pourtant inidentifiables, car ces noms ont été légèrement tordus, subtilement déviés par rapport au réel : Adolfin Smitt, Arg Chant, Hog Patier. Ce dernier désigne d'ailleurs un nain, un être humain à la fois comme les autres et différent.

Toutes les catastrophes arrivent d'emblée. Tout foire littéralement au moment où les personnages posent le pied sur la glace. [...] Les événements s'acharnent sur tel ou tel personnage. Loin d'être victimes d'un sort tragique, de succomber vaincus par une nature grandiose, les protagonistes ne doivent leurs déboires qu'à leurs actes stupides, leurs décisions inconsidérées. Adolfin Smitt, le chef d'expédition, essaie d'utiliser une malle comme radeau : « J'avais décidé de m'embarquer le premier. Je m'y pris mal. J'essayai de monter à bord sans trop me mouiller les pieds, perdis l'équilibre sur la glace et tombai dans la mer jusqu'à la taille. Dans mon affolement, je lâchai la corde de la malle calfeutrée contenant nos vivres, que nous avions jetée à l'eau ». Trempé par l'eau glacée, l'explorateur sera obligé de s'enfouir dans le guano de pingouin pour survivre. La mécanique du genre, les difficultés que rencontrent les aventuriers, est poussée au bout d'elle-même.

Il n'y a pas de logique. [...] Si l'expédition est en même temps une véritable expédition et sa caricature, c'est sans doute parce que, la nature n'étant plus formidable, inconnue ni féroce, l'aventure doit se dérouler dans les têtes. De l'auteur, du lecteur, des personnages. Le blanc des cartes passe dans les cervelles.

Privé de contrées inexplorées, le bonheur de lecture naît d'une imagination en liberté. Du surgissement d'un « panda polaire », ou du grand blessé Mikhaïl Arnoldowitsch Woblietchenkov se dressant alors qu'Hog Patier a les doigts encore plongés dans ses entrailles d'où il essaie d'extraire une balle. La main du nain restant coincée, les deux personnages dansent un pas de deux inouï. Comme le sceptique Hog, le lecteur se demande s'il doit être horrifié ou éclater de rire.

Dans *Mikki et le village miniature*, le familier – le roman choral, la description d'une petite communauté, la banalité du quotidien – est transpercé par des personnages tombés d'autres genres : sept nains, un troll, un squelette. Voire de nulle part : une famille empaillée.

Dans *Roi.* et *Booming*, c'est le temps qui sert d'ange du bizarre. La civilisation étrusque de *Roi.* a beau être

soigneusement documentée, les personnages s'y expriment avec une familiarité contemporaine : « Invité mon cul. Chien de Romain ! » lance la jeune reine. On ne sait plus si ces lointains ancêtres mal connus nous parlent depuis l'Antiquité ou le coin de la rue.

L'intrication inattendue s'accroît encore avec *Booming*. Le temps se fige, une balle apparemment immobile reste suspendue dans l'air. En réalité, elle avance aussi lentement qu'inexorablement. [...]

Privé de contrées inexplorées, le bonheur de lecture naît d'une imagination en liberté.

La balle qui flotte dans la grand rue de *Booming*, c'est aussi un procédé purement cinématographique : le ralenti. Utilisé par Sam Peckinpah dans *La Horde sauvage*, mais surtout par la science-fiction récente en tant que moyen de représenter des super-pouvoirs liés au temps ; la balle attrapée en main, ou esquivée, comme dans *Matrix*, les personnages et objets immobiles pour montrer la vitesse de super héros tels Flash, ou Vif-Argent de *X-Men*. [...]

Bousculant d'autant plus le lecteur qu'il part de genres aux trames bien établies, Mika Biermann touche par le décalage. La merveille surréaliste, le *sense of wonder* propre à la science-fiction naissent de mots qu'on croyait devoir s'attacher les uns aux autres suivant une route bien connue. Mais tout d'un coup, un raccourci s'est ouvert, la voie en a rejoint une autre qui n'aurait pas dû y être reliée.

Lee Lighttouch, le grand maigre patricien, et Pato Conchi, le petit peón bedonnant qui tire une mule derrière lui, renvoient évidemment à *Don Quichotte*. Dès le début du livre, deux genres se nouaient donc : le western, et le roman qui prend la littérature pour objet. *Booming* ne nous parle pas du rapport à la nature, de l'extermination des Indiens, du conflit entre civilisation et liberté, de la violence. Il traite du western, du cinéma, de la science-fiction. Du plaisir qu'on trouve aux histoires. [...]

Cette manière originale, absolument pas théorique, de traiter la fiction double la joie du lecteur : par le retour aux bonheurs des genres, et par le saisissement qui naît de leurs ressorts poussés jusqu'à de nouveaux territoires.

Sébastien Omont
La Femelle du Requin, été 2018

Extrait de l'interview de Mika Biermann à *La Femelle du requin*

Envisagez-vous votre écriture comme un geste, comme un geste d'art plastique ?

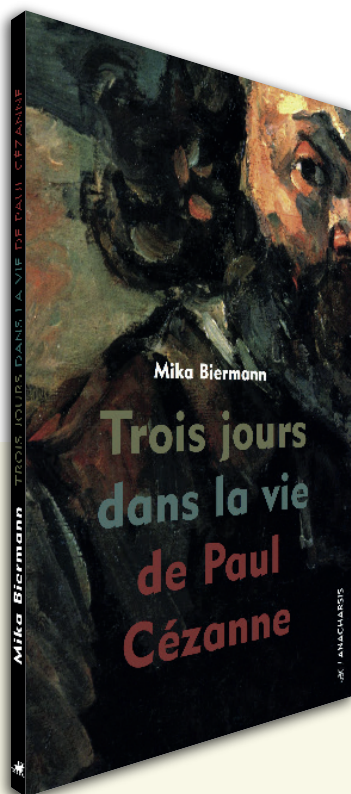
Mon premier désir artistique était de devenir peintre. J'ai d'ailleurs fait les Beaux-Arts à Berlin et à Luminy. J'ai travaillé comme dessinateur, artiste peintre, j'ai fait des collages. Je n'aurais jamais cru qu'un jour j'écirais. C'est venu par hasard parce que, quand je me suis fâché avec une voisine, cette jolie dame m'a dit : « Puisque c'est fini, je ne veux plus jamais te croiser dans la cage d'escalier ! » Le lendemain, j'ai acheté à un copain une camionnette de chantier, deux mètres carrés à l'arrière. Je l'ai un peu aménagée et, pendant deux ans et demi, j'ai vécu sur la route. À cause du manque d'espace, je ne pouvais plus peindre, ni même dessiner, mais je pouvais écrire. C'est aussi bête que ça. J'avais un carnet de dessin où j'ai commencé à écrire les petites histoires qui sont devenues *Les Trente Jours de Marseille*. Et j'ai découvert que les mots sont de très jolies couleurs avec lesquelles on peut faire de très jolis tableaux. Ça m'amuse toujours beaucoup de faire des tableaux en écrivant. Mais je suis en même temps parfaitement conscient du danger des couleurs. « Elle était rouge », ça ne veut rien dire. « Elle était rouge comme une tomate », c'est déjà un peu mieux mais ce n'est pas génial. Rilke a fait des poèmes entiers avec des tas de couleurs, et évidemment c'est extrêmement fade. Il ne suffit pas de dire que quelque chose est bleu ou rouge pour que ça devienne beau, ce n'est pas une qualité très parlante.

Une image comme « Pendant longtemps, elle avait porté sa beauté comme un verre de lait rempli à ras », dans *Sangs*, est-ce une façon de faire parler la couleur ?

Il y a cette idée de la blancheur, de la beauté diaphane, un peu pâle... Et un verre plein, on le porte avec précaution, donc le personnage a peut-être une démarche particulière. C'est plutôt rare que je travaille l'image. Je dois juste trier parmi celles qui me viennent, certaines sont vraiment bidon. Les lectures aident peut-être. Pas pendant la phase d'écriture, mais avant, après, il y a longtemps et demain. Lire de bons auteurs, qui à mes yeux savent écrire le français, apporte énormément. Le plus grand prosateur en langue française, en tout cas celui qui me surprend le plus dans ses images, c'est Charles-Albert Cingria. Ne parlons pas de ses affaires politiques, mais quand je lis des textes de Cingria, je jubile, à cause de ses images. Avec un ami, Jean-Roch Siebauer, dont *Ici sont les lions. Manuel de navigation* aléatoire est paru en mars 2018 chez Anacharsis, on a lu un petit texte de Cingria, qui raconte une promenade dans le Haut-Valais, de Sierre à la source du Rhône. On prend nos vélos sous le bras, on descend à Sierre et on s'engage dans la vallée. On a retrouvé des endroits que Cingria décrit. À un moment donné, il écrivait : « les vautours permanent au flanc des montagnes », il a inventé le verbe « permaner ». Quand on est arrivé à l'endroit, on a tout de suite absolument compris ce qu'il voulait dire, parce qu'il n'y avait pas de vautours, mais l'image était tellement exacte qu'on a éclaté de rire. C'était une journée heureuse !

Revue de presse

(extraits)



En librairie
le 2 janvier 2020



43, rue de Bayard
31000 Toulouse
05 34 40 80 27
anacharsis.ed@wanadoo.fr
www.editions-anacharsis.com

Diffusion-distribution
Harmonia Mundi Livre

Un Blanc – Il faut désormais compter avec Mika Biermann, un allemand résidant dans la cité phocéenne et écrivant dans la langue de Camus. Son extraordinaire roman, *Un Blanc*, est un pastiche délirant des récits d'aventures polaires, à la manière de *L'Odyssée de l'endurance* du grand Ernest Shackleton. [...] Le roman le plus fantasque, le plus drôle, le plus libre de ce début d'année.

Nicolas Ungemuth, *Le Figaro Magazine*

Un Blanc – C'est un risque, *Un Blanc* pourrait tenter des réalisateurs en mal de chouettes personnages, d'humour, de sensations fortes et de beaux paysages. Tout y est : l'expédition polaire qui tourne mal, le naufrage, la solitude, l'amitié, la quête. En bref, un remake de *Titanic* sur un rythme féroce et endiablé, d'une cruauté jouissive.

Valérie Manteau, *Charlie Hebdo*

Un Blanc – Si vous aimez *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe, *Le Sphinx des glaces* de Jules Verne et les Monty Python, ce livre est fait pour vous. *Un Blanc*, troisième roman de Mika Biermann est un roman fou, poétique et glacial à la fois.

Éléonore Sulser, *Le Temps*

Roi. – Mika Biermann cherche à trouser le tangible, à sculpter le sensible, bref, à faire de sa fiction un présent encore en devenir, susceptible de surprendre nos sens et d'irriguer notre imagination.

Claro, *Le Monde des livres*

Booming – Un génie de l'écriture, un art des dialogues extrêmement consommé, une cocasserie exceptionnelle, on voit un film se faire et se défaire et tout ça nous plonge dans un état de sidération.

François Angelier, *Mauvais genres*

Booming – Mika Biermann conjugue ici le western traditionnel et le fantastique le plus débridé. Il joue des dimensions parallèles, des sauts dans le temps et des dédoublements de personnalité.

Macha Séry, *Le Monde des livres*

La revue de presse complète est à lire sur notre site